

## Le pays du Maramureș au XIV<sup>e</sup> siècle – interférences ethniques et confessionnelles

Ioan-Aurel Pop

Universitățile „Babeș-Bolyai”, Cluj

**Resumé :** Le Maramureș du XIV<sup>e</sup> siècle peut être conçu comme le produit corrélé de deux mondes différents qui ont interféré : un monde de tradition romano-byzantine et d'influence byzantino-slave, représenté principalement par les orthodoxes roumains, et un monde de type occidental (avec des éléments de tradition gentile), représenté par les autorités catholiques hongroises, l'Église catholique, les « hôtes ». À mesure que l'élite dominante des Roumains s'est rapprochée de la royauté et des autorités hongroises, afin de préserver son statut (une autre préférant se retirer en Moldavie), aux sujets roumains déjà existants s'ajoutèrent d'autres Roumains, du voisinage, et notamment des Ruthènes, descendus du sein de leur peuple, du Nord. Pour plusieurs raisons, mais notamment en considération de la confession commune et du statut social similaire, les sujets ruthènes se sont surtout rapprochés des sujets roumains, partageant avec eux le même sort. Des propriétaires terriens ont commencé, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, à s'élever du sein des Ruthènes, se rapprochant, tout comme les knèzes roumains, du statut de la noblesse hongroise. Les deux communautés orthodoxes – roumaine et ruthène – ont subi la pression de l'Église catholique, suite à laquelle une partie de leur élite embrassa la confession occidentale. Grâce à ces aspects, le Maramureș historique, « pays » d'environ 10 500 km<sup>2</sup>, situé à l'intérieur d'une large bande d'interférence entre Occident et Orient, qui commençait à la mer Baltique et se terminait à l'Adriatique, demeure un fascinant creuset de cultures et civilisations, véritable symbole de l'Europe multiculturelle et pluriconfessionnelle.

**Keywords:** Le Maramureș, Moyen Age, Roumains, Ruthènes, interférences ethniques

**Țara Maramureșului în secolul al XIV-lea – interferențe etnice și confesionale**  
Maramureșul secolului al XIV-lea era produsul corelat a două lumi diferite, ajunse în interferență: o lume de tradiție romano-bizantină și de influență bizantino-slavă, reprezentată, în principal, de ortodocșii români și alta de tip occidental (cu elemente de tradiție gentilică), reprezentată de autoritățile catolice ungare, de biserica catolică, de "oaspeți". Pe măsură ce o parte din elita stăpânitoare a românilor, cu scopul menținerii statutului său, s-a alăturat regalității și autorităților ungare (o alta preferând retragerea în Moldova), supușilor români existenți li s-au adăugat alții, tot români, din vecinătate, dar mai ales ruteni, coborâți din mijlocul poporului lor, dinspre nord. Din mai multe motive, dar mai ales datorită confesiunii comune și statutului social similar, supușii ruteni s-au apropiat mai ales de supușii români, alături de care au împărțit aceeași soartă. Din secolul al XV-lea începând, se ridică și dintre ruteni unii stăpâni de pământ care, ca și crezii români, se apropie de

statutul nobilimii ungare. Ambele comunități ortodoxe - română și ruteană - au suferit o serie de presiuni ale bisericii catolice, în urma cărora o parte din elite au trecut la confesiune apuseană. Prin toate acestea, Maramureșul istoric, "țară" de circa 10 500 kilometri pătrați, situată pe largă fâșie de interferență dintre Apus și Răsărit, care pornea de la Marea Baltică și ajungea la Marea Adriatică, rămâne un fascinant creuzet de culturi și civilizații, adevărat simbol al Europei multiculturale și pluriconfesionale.

**Cuvinte cheie:** Maramureș, Ev Mediu, români, ruteni, interferențe etnice

## Introduction

L'histoire médiévale du Maramureș<sup>1</sup> a fait, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, l'objet d'études approfondies dans les historiographies roumaine, hongroise et ukrainienne, qui ont fouillé à fond dans les sources documentaires, rédigées le plus souvent en latin. Les résultats ont été des plus différents, et cela pour plusieurs raisons : l'esprit romantique national, qui avait tendance à glorifier outre mesure les exploits du peuple dont était issu l'historien en cause ; le processus de formation des États nationaux, qui avaient besoin d'une légitimation historique solide ; le stade fragmentaire et unilatéral des sources ; la méconnaissance des résultats obtenus par les autres historiographies, tenues pour adverses etc. On est ainsi arrivé à des histoires du Maramureș parallèles et souvent différentes. Pendant les dernières décennies, lorsque les contraintes idéologiques et « la commande sociale » ont substantiellement perdu du terrain, les conclusions, devenues elles aussi plus réalistes, commencèrent à être acceptées par un nombre croissant de spécialistes. Cela ne signifie pas pour autant que l'esprit national et le nationalisme même auraient complètement disparu, ils continueront probablement à influencer pour longtemps les approches en la matière dans les pays d'Europe centrale et de l'Est. Les historiens sont aujourd'hui plus que jamais appelés à refléter correctement et sans des partis pris le contenu des sources.

## Les termes de *Valahus* et *Ruthenus*

Le Maramureș reste un lieu idéal pour l'étude des interférences et, parfois, de la cohabitation entre Roumains, Ruthènes, Hongrois et Germaniques, de même qu'entre orthodoxes et catholiques au Moyen Âge.

---

<sup>1</sup> La plus récente synthèse d'histoire de la Transylvanie - qui comprend aussi l'histoire du Maramureș, avec la bibliographie afférente -, d'environ 1700 pages, est coordonnée par Ioan-Aurel Pop, Thomas Năgler et András Magyari: *Istoria Transilvaniei*, vol. I (jusqu'à 1541), vol. II (de 1541 à 1711), vol. III (de 1711 à 1918), (Cluj-Napoca, 2003-2009). Le 1<sup>er</sup> et le 1<sup>le</sup> volumes ont aussi des versions en anglais.

Nous essayons dans ce qui suit à présenter les conclusions les plus significatives des historiens roumains en la matière, principalement en ce qui concerne les rapports entre Roumains et Ruthènes dans le Maramureș historique du XIV<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup> Ce sont, évidemment, des choses délicates, étant donné, d'une part, que les termes des documents moyenâgeux n'ont pas la précision actuelle, et, de l'autre, que les ethnonymes du temps, en latin, ont acquis également, dans certains cas, des significations différentes (sociales, religieuses, socioprofessionnelles). Nous partons toutefois de la prémisse, fondée sur l'étude d'à peu près 3 500 documents latins relatifs au Maramureș, aux comitats voisins du Royaume de Hongrie (Ung, Bereg, Ugocsa, Satu-Mare, Bihor), à la Transylvanie, au Banat etc., que les termes de *Volachus* (avec ses variantes) et *Ruthenus* (avec ses variantes) se rapportent généralement, dans ces lieux et ces temps (XIV<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles) aux Roumains et respectivement aux Ruthènes (Russini), sans vêtir d'autres connotations.<sup>3</sup> Autrement dit, tous les documents latins du XIV<sup>e</sup> siècle (environ 60 documents) sur le Maramureș, Bereg etc. contenant la notion de *Volachus* désignent par ce terme invariablement les Roumains et ont rapport à l'ethnie roumaine. De même, le mot *Ruthenus*, qui n'apparaît dans les documents du Maramureș qu'au XV<sup>e</sup> siècle, a lui aussi un caractère ethnique. Il arrive très rarement que le contenu ethnique des termes « Valaque » et « Ruthène » puisse être doublé d'un sens confessionnel, du fait que tant les Ruthènes que les Roumains étaient orthodoxes et qu'on tenait à mettre en avant leur appartenance à cette confession. Les éventuelles confusions avec d'autres réalités et significations du territoire du Maramureș au Moyen Âge sont tout à fait exclues.<sup>4</sup>

D'ailleurs, tous ceux qu'on appelle *Volachus* au XIV<sup>e</sup> siècle (comme dans le siècle suivant) sont présentés comme knèzes, knèzes devenus nobles

---

<sup>2</sup> Le meilleur ouvrage de l'historiographie roumaine sur le Maramureș médiéval reste la monographie de Radu Popa, *Țara Maramureșului în veacul al XIV-lea*, avec une préface par Mihai Berza, II<sup>e</sup> éd. soignée par Adrian Ioniță, (Bucarest, 1997). La I<sup>ère</sup> édition, parue en 1970, est le fruit de recherches sérieuses des sources écrites et de fouilles archéologiques minutieuses, constituant un modèle du genre.

<sup>3</sup> L'identification entre « Vlaque » et « berger » n'a pas de relevance pour notre étude (provenant d'une période ultérieure et se rencontrant dans des régions où la population roumaine n'était pas majoritaire), ni l'extension du « droit roumain » sur des agglomérations qui n'étaient (plus) habitées par des Roumains (survenue après le XV<sup>e</sup> siècle, dans d'autres zones, et non pas au Maramureș).

<sup>4</sup> Pour le terme latin *Valachus* ou *Olachus*, avec ses variantes, nous avons utilisé le mot « Roumain », puisqu'il y a des témoignages certains et clairs que les Roumains se sont toujours, y compris au XIV<sup>e</sup> siècle, appelés eux-mêmes « Roumains », ignorant l'ethnonyme « Valaque » que leur donnaient les étrangers. Pour le terme *Ruthenus* des textes latins, nous avons utilisé le mot « Ruthène », existant en roumain et suivant l'esprit de la langue roumaine, qui ne contient pas le mot « russe ».

ou propriétaires de domaines (*possessiones, kenesiatus*), ce qui démontre clairement que ce mot ne pouvait pas faire référence à des bergers. Un exemple éloquent en ce sens est un diplôme royal du 14 mai 1353, qui parle d'un « domaine capital et principal » de Ștefan et Ioan, les Roumains, fils de Iuga, roumain lui aussi, serviteurs fidèles du même roi » (*capitalis et principalis possessionis Stephani et Iohannis, Olachorum, filiorum Ige, similiter Olachi, fidelium serviencium dicti domini regis*).<sup>5</sup> De même, le 10 février 1419, le roi Sigismond de Luxembourg appelle un de ses fidèles *Georgius, filius Iohannis Volachus de Dolha, aule nostre familiaris*, ce qui veut dire « Gheorghe, fils de Ioan le Roumain de Dolha, serviteur à notre cour ». <sup>6</sup> Il est impossible de trouver un autre sens du mot *Volachus* ou *Olachus*<sup>7</sup>, étant donné que « les dignitaires de la cour royale » ou « les serviteurs fidèles du roi » ne pouvaient pas être bergers errants dans les montagnes. Admettre que, pour un même territoire, une même époque et les mêmes chancelleries, le mot *Volachus* (avec ses variantes) aurait des sens différents est contraire à toute logique et à tout esprit historique. Aussi préférons-nous éviter les polémiques stériles (qu'elles soient anciennes ou nouvelles) de type nationaliste dans cette question.<sup>8</sup>

### Témoignages sur les Ruthènes du Maramureș au XIV<sup>e</sup> siècle

Voyons les mentions relatives aux premiers Ruthènes du Maramureș.<sup>9</sup>

Nous constatons que pour la période antérieure à l'an 1400, les témoignages de type documentaire sont inexistants ou ne sont pas encore connus.<sup>10</sup> La

<sup>5</sup> Ioan Mihalyi de Apșa, *Diplome maramureșene din secolele XIV și XV*, IV<sup>e</sup> éd., (Cluj-Napoca, 2009), no. 16, p. 36.

<sup>6</sup> *Ibidem*, no. 132 (129), p. 318.

<sup>7</sup> La forme *Olachus* est la variante latinisée de l'ethnonyme hongrois *Olah* (pl. *Olahok*) – provenant toujours du nom Vlaque –, par lequel les Hongrois dénommaient les Roumains. Les Italiens étaient dénommés par les Hongrois *Olasz* (pl. *Olaszok*).

<sup>8</sup> Il y a des cas, dans des régions plus éloignées, où les Roumains sont parvenus avec leurs troupeaux, et où le mot « Valaque » vêt aussi le sens de berger, tout comme il y a des exemples, notamment du XVI<sup>e</sup> siècle, où le même terme « Valaque », relatif à la Transylvanie, signifie aussi « serf » ou « orthodoxe ». Ce sont tout de même des situations claires et bien connues, qui ne sont pas susceptibles de créer des confusions, ni de conduire à des généralisations dépourvues de toute valeur historique.

<sup>9</sup> Pour des ouvrages plus récents sur les Ruthènes, voir Alexander Bonkalo, *The Rusyns*, (New York, 1990); Paul Robert Magocsi, Ivan Pop (éditeurs), *Encyclopedia of Rusyn History and Culture*, édition revue et rajoutée, (Toronto, 2005), ou Pavlo Robert Magocs, *Poporul de niciunde. Istorie în imagini a rutenilor carpatici*, (Ujgorod, 2007), le dernier ayant un rôle de vulgarisation. La question de la priorité de l'habitation au Maramureș n'est plus d'actualité, puisqu'elle n'a aucune relevance pour la carte politique actuelle de l'Europe.

<sup>10</sup> Le présent ouvrage n'a pas en vue de traiter la cohabitation entre les Daco-Romains et les premiers Roumains, d'une part, et les Slaves, de l'autre, au début du Moyen Âge,

présence des Ruthènes avant 1400 pourrait toutefois être affirmée à l'aide de la toponymie et de l'oronymie, en faisant tout de même preuve de beaucoup de précaution. Le nom *Orozviz* (Apa Rusului, en hongrois), par exemple, apparaît dès 1353 et ensuite en 1373. En 1353, lorsqu'on confirme et on borne à nouveau la partie qui revient aux fils du voïvode Iuga (le frère du voïvode Bogdan, futur prince de la Moldavie), de l'ancien knézat de vallée de la famille Bogdan, on dit que leur domaine passe auprès « d'une rivière qui s'appelle *Orozviz* ». <sup>11</sup> En 1373, une *possessio Orozviz*, à l'extérieur de l'ancien domaine de « l'insoumis » (à ce moment-là, décédé) Bogdan, était bornée cette fois au bénéfice de la famille Dragoș (qui avaient fui la Moldavie et cherché refuge dans le Maramureș natal). <sup>12</sup> On pourrait supposer que ce domaine qui s'appelait « Apa Rusului » aurait existé avant la première mention (de 1373), faisant partie du knézat déjà mentionné de la famille Bogdan. On sait également que ce domaine avait été accaparé par les Dragoș, avant 1390, quand il figure parmi leurs propriétés sous le nom de *Orozfalu* (Le village russe). <sup>13</sup> Ce nom témoigne clairement d'une enclave inhabituelle d'une autre ethnie dans une masse compacte de population. Enfin, après avoir été repris des mains des Dragoș, ce village est confirmé, en 1411, aux successeurs dudit Iuga et à une famille de Dolha (apparentée), étant cette fois mentionné soit sous le nom de *Rwzkopolyana* (Poiana Rusca), soit sous celui de *Rwzkowa* (Ruscova). <sup>14</sup> Or, les possessions Ruscova et Poienile de sub Munte sont connues jusqu'à nos jours comme étant habitées par une population ruthène du Maramureș. Cependant d'autres noms à caractère généralement slave de la même région, rencontrés aussi dans des contrées qui n'avaient jamais été habitées par des Ruthènes, n'ont aucune relevance pour l'attestation des Ruthènes du Maramureș, provenant de la première période de cohabitation roumano-slave, lorsque les ancêtres des Roumains et les Roumains, du fait de vivre aux côtés des Slaves, ont emprunté à leur langue une dot lexicale slave appréciable. <sup>15</sup>

Voyons d'autres exemples de villages portant des noms ruthènes, mentionnés assez tôt. Une *possessio Berezna* (actuellement Berezovo, en

---

après le VI<sup>e</sup> siècle, attestée quelques siècles durant sur le territoire de la Transylvanie, au Banat et au Maramureș, ce qui ne signifie pas pour autant que nous n'ayons pas tenu compte dans nos analyses de ce processus historique d'exceptionnelle importance.

<sup>11</sup> I. Mihalyi de Apșa, *op. cit.*, no. 16, p. 137.

<sup>12</sup> *Ibidem*, no. 36, p. 85-86.

<sup>13</sup> *Ibidem*, no. 57, p. 130.

<sup>14</sup> *Ibidem*, no. 96, p. 225 et no. 99, p. 235. Nous croyons avec Radu Popa que le nom *Rwzkopolyana* (du document du 25 mai 1411, no. 96, p. 225, chez Mihalyi, dans l'édition citée) cache, dans ce cas, deux possessions, à savoir Poiana Ruscă (à présent Poienile de sub Munte) et Ruscova (aujourd'hui du même nom). Voir R. Popa, *op. cit.*, p. 93-94.

<sup>15</sup> R. Popa, *op. cit.*, p. 52.

Ukraine) apparaît dans la Vallée de Neagova, en 1415, comme le domaine héréditaire des seigneurs féodaux roumains de Domnești (appelé aussi Urmezeu, de nos jours Ruskje Pole, en Ukraine), avec Lipceni, Herinceni et Boureni, situés dans la même Vallée de Neagova. Cependant les domaines de Lipceni et Herinceni (de nos jours Lipča et Gorinkove, en Ukraine) étaient mentionnés dès 1350, par le roi Louis I<sup>er</sup> (1342-1382) comme « nos villages roumains » (*villas nostras Olachales*), antérieurement en possession de quelques knèzes roumains et concédés maintenant « à nos fidèles Roumains » (*fidelium Olachorum nostrorum*) Sărăcin, Nicolae, Valentin et Lucaciu, fils de Crăciun de Bilca (actuellement en Ukraine).<sup>16</sup> De 1350 à 1412, les seules agglomérations mentionnées sur ce vaste domaine, qui était disputé par quelques familles féodales roumaines, étaient les villages roumains Lipceni et Herinceni, pour qu'en 1415 deux villages ruthènes, Berezna et Boureni apparaissent sur le même domaine, le dernier appelé aussi *Ekermezew* (de nos jours en Ukraine). Comme une mention expresse du document de 1350 visait l'obligation des nouveaux seigneurs de peupler la propriété en cause « d'une multitude de nouveaux habitants », on peut supposer que les villages Berezna et Boureni auraient été fondés plus tard, probablement autour de l'an 1400, étant donné qu'ils sont consignés pour la première fois en 1415.<sup>17</sup>

Selon un document émis en 1404, la famille Dragoș avait fait bâtir un monastère sur le domaine Taras et lui avait fait don d'un village qui s'appelait Peri (Hrusovo, en Ukraine). Étant donné qu'en 1389 on ne faisait mention que de « la rivière Peri » et, tout près, d'un « lieu qui s'appelait monastère », le village Peri se serait probablement formé à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, sur les terres détachées des villages voisins, Taras et Apșa de Sus.<sup>18</sup> Cette agglomération fut peuplée par des serfs ruthènes, ce qui explique, probablement, la dénomination de *claustrum Ruthenorum* qu'on avait donnée à l'établissement monacal en 1456.<sup>19</sup>

---

<sup>16</sup> I. Mihalyi de Apșa, *op. cit.*, no. 15, p. 35.

<sup>17</sup> R. Popa, *op. cit.*, p. 65-66.

<sup>18</sup> *Ibidem*, p. 91.

<sup>19</sup> *Ibidem*. En 1391, le noble Drag, parti, avec l'accord du roi Sigismond du Luxembourg, pour Constantinople, qui était à ce moment assiégé par les Ottomans, demandait et recevait de la part du patriarcat oecuménique le rang de stavropégie pour le monastère de sa famille de Peri, placé sous la juridiction de la métropole de Halici. Le texte (la variante latine de 1494) montre que « le voïvode Balc et le magistère Drag » (frères et descendants de Dragoș, le fondateur de la Moldavie), avec les religieux et « tous les grands et les menus hommes » des contrées placées sous la juridiction de la stavropégie avaient le droit d'élire le supérieur du monastère, qui remplissait le rôle d'évêque. L'élection du supérieur du monastère par « tous les grands et les menus hommes » semble renvoyer à une époque antérieure à l'an 1391, lorsque l'assemblée des knèzes du

### Les Ruthènes de Maramureș et l'Église catholique

Un document du 27 septembre 1418, émis par le Convent de Lelez (actuellement en Slovaquie), qui établissait la valeur et la composition des domaines de Bogdan, le fils de Ioan de Dolha (condamné pour violence), et des membres de sa famille, attestait que dans quelques possessions du comitat de Bereg il y avait aussi « deux chapelles en bois, une appartenant aux chrétiens, ayant le clocher en bois, et l'autre aux Ruthènes, les deux pourvues d'un cimetière et d'un lieu d'enterrement » (à Sarkad, où il y avait 11 parcelles serviles (*sessio*) habitées et 5 inhabitées), « deux chapelles en bois, une appartenant aux chrétiens et l'autre aux Ruthènes, les deux pourvues d'un cimetière, la dite chapelle des Ruthènes ayant aussi un lieu d'enterrement » (à Makaria, où il y avait 25 parcelles serviles habitées), « une chapelle en bois des Ruthènes pourvue d'un cimetière et d'un lieu d'enterrement » (à Dolha, aujourd'hui Dovce, en Ukraine, où il y avait 23 parcelles serviles habitées).<sup>20</sup> Ces documents témoignent d'une cohabitation (ou seulement habitation) des sujets ruthènes et catholiques dans les mêmes villages, situés à ce moment-là dans le comitat de Bereg, voisin du Maramureș. La paire de termes « chrétiens » - « ruthènes » montre, en accord avec la mentalité catholique du temps, que les Ruthènes (comme les Roumains et les autres orthodoxes, qu'on appelait souvent « schismatiques ») n'étaient pas considérés comme de vrais chrétiens.<sup>21</sup> D'ailleurs les Ruthènes, tout comme les Roumains, ont été soumis au XIV<sup>e</sup> siècle à plusieurs campagnes de conversion au catholicisme, promues surtout par le roi Louis I<sup>er</sup> de Hongrie, avec le soutien de la papauté. Le 11

---

Maramureș, présidée par le voïvode, avait aussi des attributions d'organisation de la vie ecclésiastique (R. Popa, *op. cit.*, p. 208). L'autorité de l'exarchat patriarcal de Peri s'étendait sur Maramureș, Sălaj, Arduș et Ugoșca (où les Dragoș possédaient de vastes domaines et exerçaient la fonction de *comes*), ainsi que sur Bereg et, probablement, dans le nord du voïvodat de Transylvanie (R. Popa, *op. cit.*, p. 234-236). Ce geste de 1391 du Patriarcat de Constantinople, de traiter avec les deux frères de Maramureș, de créer la stavropégie de Peri et de reconnaître aux deux frères le droit de surveiller la métropole de Halici, était un acte d'hostilité à la fois envers la Pologne et la Moldavie; la nomination par le patriarcat d'une sorte de suppléant du métropolitain de Halici, sous le patronage de Balc (Baliță) et Drag (Dragoș) signifiait l'introduction dans la compétition pour Halici d'un facteur dépendant du Royaume de Hongrie (les deux frères de Maramureș étaient magnats de Hongrie), qui était hostile tant à la Pologne qu'à la Moldavie. Voir Șerban Papacostea, *Întemeierea Mitropoliei Moldovei: implicații central- și est-europene*, dans le vol. "România în istoria universală", III/1, coordonateurs I. Agrigoroaiei, Gh. Buzatu, V. Cristian, (Iași, 1988), p. 530-532.

<sup>20</sup> I. Mihalyi de Apșa, *op. cit.*, no. 128, p. 308-309.

<sup>21</sup> Employé ainsi, en tant que partie de la paire « chrétiens » - « ruthènes », le mot « ruthène » n'a pas prioritairement de connotation ethnique, mais confessionnelle. Il en est de même pour le terme « valaque », dans certaines situations, ce qui ne signifie pas que les deux notions perdent leur essence ethnique.

août 1357, par exemple, le pape Innocent VI cédait au susdit roi les dîmes ecclésiastiques de Hongrie pour une période de trois ans, en récompense de ses efforts liés à la diffusion de la foi romaine, y compris « de ses combats contre les Ruthènes et les Lituaniens ». <sup>22</sup> Alors que le 12 mars 1370, le pape Urbain V plaçait les Ruthènes (à côté des Grecs, des Coumans, des Scythes, des Arméniens etc.) parmi « les nations infidèles de l'Est et du Nord », à qui les moines franciscains « annonçaient la parole de Dieu », les mêmes qui dans le passé « étaient revenus à la foi catholique », mais qui, au moment de l'élaboration du document, « l'abjuraient ». <sup>23</sup> Au cours de ces campagnes, où l'activité « missionnaire » pacifique des moines franciscains s'alliait à la violence du « bras séculier » (autrement dit à l'action militaire laïque menée par le roi), certains Ruthènes, qu'on espérait convertir, auraient pu se laisser attirer à l'intérieur du Royaume hongrois, dans ses parties du nord-est, y compris au Maramureș. En effet, par la colonisation des serfs ruthènes à l'intérieur d'un royaume catholique, comme l'était officiellement la Hongrie, les autorités accomplissaient aussi un autre desideratum, celui d'obtenir de la main d'œuvre bon marché pour certaines zones montagneuses et collinaires, où il y avait tout de même des surfaces propices à la culture, à l'élevage et à l'extraction du sel. Une autre circonstance historique est à mentionner dans ce contexte : la masse des Ruthènes faisait partie au XIV<sup>e</sup> siècle du Royaume de Pologne et du Grand Knézat de Lituanie, entrés en union personnelle en 1385-1386 ; cependant avant cet événement, entre 1370 et 1382, la Pologne était en union personnelle avec la Hongrie, sous le règne dudit roi Louis I<sup>er</sup>, le plus fervent partisan du catholicisme du temps ; dans un tel contexte, on doit souligner que le Maramureș et certaines régions du nord habitées par des Ruthènes ont été, pendant 12 ans, assujettis au même souverain, qui aurait pu les déterminer à venir s'établir plus vers le Sud, dans des lieux qui n'attendaient qu'à être cultivés et où la campagne de conversion au catholicisme était très intense.

### **Le Maramureș entre son statut ancien de voïvodat roumain et celui récent de comitat de Hongrie**

Dans plusieurs régions orientales du Royaume de Hongrie, la féodalité roumaine était, au XIV<sup>e</sup> siècle, prédominante ou très nombreuse. <sup>24</sup> Le Maramureș est en ce sens un cas particulier, puisque – chose presque

---

<sup>22</sup> A. Theiner, *Vetera Monumenta Historica Hungariam sacram illustrantia*, vol. II, (Roma, 1860), p. 33-34.

<sup>23</sup> *Ibidem*, p. 96-97.

<sup>24</sup> Voir I.-A. Pop, *Instituții medievale românești. Adunările cneziale și nobiliare (boierești) din Transilvania în secolele XIV-XVI*, (Cluj-Napoca, 1991) et Ioan Drăgan, *Nobilimea românească din Transilvania între anii 1440-1514*, (Bucarest, 2000).



inconnue dans les zones voisines ou plus éloignées – tous les propriétaires de terres étaient roumains et régnaient sur les villages en qualité de knèzes. Le XIV<sup>e</sup> siècle s'avéra décisif pour imposer certaines formules institutionnelles du Royaume de Hongrie, pour transformer et adapter les structures roumaines en fonction des exigences du régime de type féodal occidental, venu de l'Ouest. Une institution administrative fondamentale de ce genre était le comitat. Or, pendant les décennies qui ont précédé l'organisation rigoureuse du comitat de Maramureș, les documents latins attestent l'existence du Pays ou du Voïvodat du Maramureș, dirigé par un voïvode, qui était élu périodiquement par l'assemblée des knèzes. Le fondement du pouvoir des knèzes était la terre et les habitants les villages. À la tête de chaque agglomération rurale (et du territoire environnant) il y avait d'ordinaire un knèze, propriétaire de la terre travaillée par les paysans, qui percevait de leur part certaines charges patrimoniales et les astreignait à différentes prestations. Plusieurs knézats situés dans la vallée d'une rivière ou dans une dépression formaient un knémat plus grand, que Radu Popa appelle d'une manière conventionnelle knémat de vallée. Tels étaient les knézats de vallée de la famille Bogdan, de Cosău, de Mara, de Varalia (Subcetate), de Câmpulung, de Talabor ou de la Vallée de Bârjava.<sup>25</sup> Les knèzes de vallée appartenaient aux familles féodales les plus prestigieuses et les plus riches du Maramureș et avaient dans leur subordination, sous des formes et des formules actuellement difficiles à identifier, les menus knèzes de village. Selon les documents, les knèzes du Maramureș se réunissaient dans des assemblées périodiques (qu'on appelait « assemblées de tous les knèzes du pays »), afin de résoudre des questions essentielles visant tout le Pays du Maramureș, y compris l'élection du voïvode, le chef suprême.

Une partie de ces knèzes réussissent, petit à petit, notamment à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, à se faire déclarer nobles, c'est-à-dire à s'adapter aux règles du Royaume de Hongrie, selon lesquelles seuls les nobles pouvaient être reconnus comme de vrais propriétaires de terres. Or, la qualité de noble supposait, entre autres, avoir une origine illustre, reconnue par les gens du lieu, posséder des terres, exercer le métier des armes etc. Les knèzes roumains remplissaient la plupart de ces conditions, puisqu'ils étaient des propriétaires *ab antiquo* et militaires (combattants). Cependant le roi Louis I<sup>er</sup> avait introduit deux autres conditions de la qualité de noble, liées à la possession d'un document écrit délivré par le souverain et à l'appartenance au catholicisme. Autrement dit, à partir de la 7<sup>e</sup> décennie du XIV<sup>e</sup> siècle il ne suffisait plus d'être propriétaire de terre et combattant pour être considéré comme noble, mais il fallait de plus obtenir un document écrit de la part du roi, qui atteste la propriété, et se convertir

---

<sup>25</sup> Voir R. Popa, *op. cit.*, p. 143-160.

au catholicisme. Si cette dernière condition a pu, quelquefois, être éludée, notamment par les petits propriétaires qui ne détenaient pas de fonctions importantes, le diplôme royal de donation (confirmation) est devenu un argument et un instrument *sine qua non* de la qualité de noble et implicitement de la propriété. Les knèzes du Maramureș, maîtres anciens de leurs villages, se sont ainsi mis au service de la royauté et de « la sainte couronne du Royaume de Hongrie » (comme les textes latins le précisaient) et ont pour la plupart obtenu des diplômes pour les domaines dont ils étaient les propriétaires depuis la nuit des temps. À moins qu'à ce moment-là leur propriété de fait devait être confirmée par une attestation de droit, en écrit. Si les knèzes devenaient peu à peu nobles, les voïvodes du Pays du Maramureș commençaient à être assimilés aux *comes*. Ces deniers – les *comes* – étaient envoyés en qualité de dignitaires du roi et chargés de diriger en son nom un certain territoire. Pendant une brève période, de transition, à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le même personnage du Maramureș apparaît dans les sources à la fois comme voïvode et *comes*. À partir du XV<sup>e</sup> siècle, l'ancienne assemblée des knèzes dirigée par le voïvode devient au fur et à mesure l'assemblée des nobles dirigée par le *comes*, ce dernier n'étant plus élu, mais nommé par le roi. Outre ces transformations substantielles, on doit encore remarquer l'implantation, au début sous des formes modestes, de l'Église catholique avec toutes ses composantes, ainsi que la colonisation de quelques personnes et groupes étrangers, arrivés des zones voisines ou plus éloignées. Comme nous l'avons déjà précisé, les maîtres nobles arrivés de l'extérieur ont constitué, dans le Maramureș du XIV<sup>e</sup> siècle (et même plus tard), des cas tout à fait exceptionnels. Il s'agit de la possession de Visc, qui de 1272 à 1300 a été la propriété de la famille hongroise Hontpazmány-Ujhely<sup>26</sup>, de l'apparition, en 1391, près de Hust, de la famille Rozsály, et de deux autres cas de « hôtes royaux » entrés en possession d'un village ou d'une partie de village.<sup>27</sup> Pour le reste, des dizaines de propriétés étaient en possession exclusive des petits féodaux roumains et, quelques-unes, de deux ou trois familles de grands nobles roumains.

Qui étaient « les hôtes royaux » ? À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle les premiers groupes de colons germaniques arrivent au Maramureș, où ils fondent les localités Hust, Visc, Teceu et Câmpulung, situées sur les deux rives de la Tisza. La cinquième agglomération de hôtes royaux apparaîtra un peu plus

---

<sup>26</sup> La famille Hontpazmány appartenait aux clans aristocratiques d'origine germanique en Hongrie médiévale. D'ailleurs, sur les 26 clans aristocratiques hongrois du temps du roi André II (1205-1235), deux tiers seulement étaient d'origine hongroise, six descendaient des Germaniques, un des émigrés français, un des émigrés italiens et un autre des émigrés espagnols. Voir Erik Fügedi, *Kings, Bishops, Nobles and Burgers*, (London, 1986), chapitre IV, p. 6-7.

<sup>27</sup> R. Popa, *op. cit.*, p. 136.

tard, probablement au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Étant donné que le privilège octroyé aux hôtes de Maramureș en 1329 suit le modèle de celui accordé en 1262 aux hôtes germaniques de Vinogradovo, et puisque le roi, en 1280, avait fait don de cette agglomération à un féodal, malgré le privilège dont elle jouissait, on pourrait supposer que les Germaniques arrivés au Maramureș proviendraient en fait de Vinogradovo.<sup>28</sup> Comme l'arrivée des Germaniques sera petit à petit accompagnée de celle des Hongrois, en 1329 le roi octroie lesdits privilèges « à nos hôtes fidèles de Maramureș, saxons et hongrois ».<sup>29</sup>

### La confrontation et l'interférence entre deux modèles de civilisation

Toutes ces immixtions avaient au fur et à mesure tendance à changer substantiellement l'ancien état des choses qui s'était perpétué au Maramureș depuis des siècles. Les réalités locales anciennes, telles qu'elles apparaissent à travers les documents latins conservés, montrent une société politiquement structurée sous la forme d'un « pays » (le mot roumain « țară » provient du latin *terra*), dirigé par des juges et des ducs, qui étaient propriétaires de terres et dont les sujets étaient astreints à des charges patrimoniales et différentes prestations. C'est l'image d'une organisation de souche romaine, modifiée par le temps et par le contact avec les peuples barbares, et principalement par la cohabitation des Daco-Romains et des Roumains avec les Slaves, à partir du VI<sup>e</sup> siècle. Les adaptations et les changements furent accélérés par les influences religieuses, dans les conditions où l'organisation ecclésiastique de type byzantino-slave, empruntée au début aux Slaves du Sud (les Bulgares) se superposa sur le christianisme que les Daco-Romains et les Roumains premiers avaient repris sous la forme et dans la langue latine. Les Roumains parviennent ainsi à être le seul peuple d'origine romaine (qui parle une langue néo-latine), adepte de la foi orthodoxe et qui emploie le slavon en tant que langue de l'Église, de la chancellerie et de la culture écrite au Moyen Âge. Ce processus complexe d'influences et d'interférences est bien reflété par la langue roumaine, où les mêmes réalités médiévales ont des noms doubles, à la fois d'origine latine et slave : țară-voievodat (pays, voïvodat), jude-cnez (juge, knèze), duce-voievod (duc, voïvode), domn-stăpân (prince régnant, maître), domnie-stăpânire (règne, domination), rege-crai (roi, prince), împărat-țar (empereur, tsar), lege-pravilă (loi, code) etc. La terminologie religieuse est en ce sens plus significative, puisque les notions roumaines relatives à la croyance sont généralement héritées du latin (Dumnezeu/Dieu, credință/croyance, crez/crédo, lege/loi, cuminecătură/communion, rugăciune/prière, închinăciune/

<sup>28</sup> *Ibidem*, p. 46-47.

<sup>29</sup> I. Mihalyi de Apșa, *op. cit.*, no. 4, p. 10-13.

dévotion, mărturisire/aveu, sărbătoare/fête, biserică/église, mănăstire/monastère, înger/ange, Paști/Paques, Crăciun/Noël, Florii/Dimanche des Rameaux, Sânpetru/Saint-Pierre, Sânmihai/Saint-Michel, Sântămărie/Sainte-Marie, cășlegi/jours gras etc.), alors que celles concernant l'organisation de l'Église sont slaves (vlădică/évêque, vecernie/vêpres, utrenie/matines, slujbă/messe, blagoveștenie/l'Annonciation, miluire/aumône, duh/esprit, stareț/supérieur d'un monastère, odăjdii/vêtements sacerdotaux, ispită/tentation, izbăvire/salut etc.).<sup>30</sup> Quoiqu'il en soit, au XIV<sup>e</sup> siècle, par l'existence même d'une masse massive de Roumains, bien attestée par les sources au Maramureș, ce pays-voïvodat avait pour trait essentiel de son organisation des réalités de type romain et romain-byzantin, sur lesquelles s'était assise de manière organique une forte influence slavo-byzantine. Autrement dit, la société de Maramureș avait une élite dominante assez nombreuse, organisée selon des modèles anciens d'origine romano-byzantino-slave.

À partir de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, ce tableau commence à se modifier, suite à l'effort, assez timide au début, des autorités hongroises d'organiser la région (Maramureș, Bereg, Ugocsa) en accord avec le modèle institutionnel hongrois. On pourrait dire qu'après la conquête militaire (survenue assez tôt, aux XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles), relativement superficielle, le Royaume hongrois déploya (à partir de l'an 1300) une conquête institutionnelle et administrative, destinée à contrôler effectivement ses territoires de l'Est et du Nord-Est, éloignés du centre. Le souci de la royauté d'exploiter plus efficacement le territoire, afin d'obtenir des revenus sûrs et substantiels, se voit dans l'envoi d'émissaires ou dignitaires (*comites*), la colonisation de « hôtes » germaniques et hongrois, l'effort d'« agrémenter » ses vastes territoires de gens disponibles pour travailler ces terres (le sol et même le sous-sol). Ces efforts ont pour résultat l'apparition au Maramureș ou dans ses environs d'églises (paroisses) catholiques (destinées au dignitaires ou aux fonctionnaires et aux « hôtes ») et de nouvelles institutions laïques, politiques, administratives, économiques, juridiques, culturelles etc., telles le comitat, l'assemblée (la congrégation) des nobles du comitat, les juges nobiliaires, les actes de donation, les *loca credibilia* (lieux de témoignage) et autres. Le comitat de Maramureș, par exemple, ne parvient à s'organiser

---

<sup>30</sup> J'y ai inséré des mots d'une autre origine (grecque, germanique etc.), qui auraient pénétré en roumain par filière latine et slave, ainsi que d'autres, qui auraient probablement été adoptés par les Roumains ou par leurs ancêtres non pendant la période de leur cohabitation avec les Slaves, mais au Moyen Âge, sous l'influence du slavon, devenu langue du culte, des chancelleries et de la culture écrite. Cette dualité, présente dans la langue roumaine (termes latins relatifs à l'essence de la foi et termes slaves relatifs à sa forme) est évidemment relative.

qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, au bout de huit à neuf décennies de tâtonnements, expériences, progrès et reculs. Si le titre de *comes* de Maramureș apparaît pour la première fois en 1303, les premiers *comes* qui résident effectivement dans ce territoire ne datent que du dernier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle. Un aspect intéressant et moins présent (sous des formes aussi évidentes) dans d'autres territoires conquis par le Royaume hongrois vers l'Est et le Nord-Est est la formation de nouvelles institutions (amenées de l'Ouest au Maramureș) sur le squelette des structures des anciennes institutions déjà mentionnées. Par conséquent, les anciens voïvodes des Roumains (*vaivodae Valachorum maramorosiensium*) deviennent *comes* au service du roi hongrois, l'ancienne assemblée des knèzes du Pays du Maramureș (*omnes kenezii Terrae Maramorosiensis*) se transforme petit à petit en congrégation du comitat (*congregatio* ou *universitas*), formée toujours de knèzes et, à partir d'un certain moment, également de knèzes pourvus de diplômes royaux et anoblis ; les knézats prennent progressivement le nom de possessions (*possessiones*), sont partagés, modifiés, bornés, selon des limites anciennes ou nouvelles. Ces nouvelles réalités n'entraînent pas que le changement du nom des anciennes réalités, mais elles commencent même à avoir une essence différente. Il s'agit de certaines formes d'organisation occidentales, spécifiques surtout du monde féodal germanique (que les Hongrois, après l'an 1000, ont cherché à imiter), à moins que ces formes se sont greffées sur d'anciennes racines gentiles, propres à l'ancienne organisation de clan des premiers Hongrois, descendus en Pannonie en 895-896. Il s'agit donc d'une société d'influence occidentale *sui generis* (que certains auteurs récents refusent, de manière beaucoup plus sévère, à notre avis, d'appeler féodale<sup>31</sup>), mais qui a un fond traditionnel solide datant de l'époque tribale. Les Angevins ont cependant drastiquement atténué, au XIV<sup>e</sup> siècle, l'ancienne tradition hongroise primitive, imposant, dans les moindres détails et presque dans toute la structure institutionnelle du royaume, le modèle féodal occidental, cette fois-ci d'influence française (franco-napolitaine).

Il n'empêche que le Maramureș est resté, également au XIV<sup>e</sup> siècle, organisé essentiellement d'après l'ancienne tradition roumaine romano-byzantine, d'influence byzantino-slave, avec une classe de knèzes pour maîtres, des knézats de village et de vallée, des domaines *ab antiquo*, des églises et des monastères byzantins (orthodoxes). Il s'agit cependant d'un monde en cours de changement, sous l'impulsions des nouvelles

---

<sup>31</sup> Pal Engel, *Regatul Sfântului Ștefan. Istoria Ungariei medievale, 895-1526*, (Cluj-Napoca, 2006), p. 110-151. Voir aussi la version anglaise de cet ouvrage (*The Realm of St. Stephen. A History of Medieval Hungary 895-1526*), parue à Londres et New York en 2001.

institutions implantées par l'État hongrois, des colons saxons et hongrois, de l'Église catholique, des documents écrits, des services militaires et des taxes prétendues par la royauté etc. Autrement dit, le Pays du Maramureș continuait à être une structure essentiellement romano-byzantine et byzantino-slave, avec certaines formes superficielles empruntées depuis relativement peu de temps à l'Occident, de type germanique et franco-napolitain. Un exemple en ce sens est l'Église, institution qui continue à être orientale (orthodoxe) pour la plupart des habitants. Les nouveau-venus, qu'on appelle « hôtes », ont quelques églises (chapelles) à eux, occidentales (catholiques) dans les lieux où ils se sont établis, assez peu organisées, du moment où les placer sous l'autorité de l'un des évêchés voisins (de Transylvanie ou de Agria), sous la forme d'archidiaconats (analogues aux archiprêtres orthodoxes), constituait sujet de dispute dès 1300-1350. Le Maramureș ne comptait aucun monastère catholique au XIV<sup>e</sup> siècle.

L'exemple du Maramureș est éloquent pour la nécessité d'éliminer certains préjugés historiographiques qui persistent encore et qui présentent le Royaume hongrois médiéval comme une sorte de monolithe confessionnel ethnique. Or, selon des recherches anciennes et récentes, les sources documentaires narratives et archéologiques révèlent qu'avant la grande invasion des Tatars (1241-1242), dans tout le royaume du Saint Etienne il y avait environ 600 monastères byzantins (dont 400 localisés)<sup>32</sup>, par rapport à seulement 170-180 monastères latins (catholiques). Le chroniqueur humaniste Antonio Bonfini affirme dans le même esprit, lorsqu'il fait l'éloge du roi Louis I<sup>er</sup>, surnommé le Grand, qu'à la fin du règne de celui-ci (soit autour de l'an 1380), après un effort sans précédent d'imposer le catholicisme comme unique religion en Hongrie, « la vraie foi » était tellement répandue qu'« à l'avis de tous, plus d'un tiers du pays (*propter omnium opinionem, plus quam tertia pars regni*) était pénétré par la sainte coutume ».<sup>33</sup> Ces exemples révèlent qu'en Hongrie médiévale (au moins jusque vers 1400), la foi byzantine, loin d'être l'apanage d'une minorité, était embrassée par la moitié de sa population, autrement dit par tellement de gens qu'on avait l'impression d'une majorité.<sup>34</sup>

---

<sup>32</sup> Gy. Moravcsik, *Byzantium and the Magyars*, (Budapest, 1970), p. 115; I.-A. Pop, *Regatul Ungariei între Apus și Răsărit: catolici și noncatolici în secolele XIII-XIV*, in "Anuarul Institutului de istorie Cluj-Napoca", XXVI(1997): 314.

<sup>33</sup> A. Bonfinius, *Rerum Ungaricarum decades quatuor cum dimidia*, édition par I. Sambucus, (Bâle, 1568), p. 377.

<sup>34</sup> Cet aspect, c'est-à-dire le besoin de repenser les proportions confessionnelles et même ethniques médiévales est valable aussi dans le cas de la Pologne (plus précisément de l'Union polono-lituanienne), où le nombre des orthodoxes et même des élites orthodoxes était probablement, après 1385-1386, supérieur à celui de Hongrie.

### Troubles et révoltes dans la société de Maramureș

Même si les anciennes réalités et traditions continuaient à persister, l'assaut des nouvelles lois que les autorités hongroises avaient apportées de l'Ouest devenait pénible et embarrassant pour les Orientaux, conduisant à des troubles, résistances et même révoltes. Le Maramureș est un exemple significatif en ce sens. Vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, deux camps ou groupements s'étaient formés dans la société knéziale de Maramureș : si l'un, décidé à conserver et même augmenter ses domaines, ses prérogatives et essentiellement son pouvoir, militait pour la collaboration avec la royauté et ses représentants, l'autre, visant les mêmes buts (maintenir son statut de leader) préconisait la résistance contre les immixtions extérieures. Les représentants symboliques de ces deux orientations ont été les chefs roumains Dragoș (membre d'une famille knéziale anoblie) et Bodan (membre d'une famille knéziale qui détenait aussi la dignité de voïvode du Maramureș). Dragoș, comme beaucoup d'autres féodaux roumains, a participé aux campagnes du roi Louis contre les Tatars, où ses mérites ont été reconnus par la royauté. En conséquence, on le retrouve en 1359 à la tête du voïvodat de Moldavie, en qualité de vassal fidèle du souverain hongrois. Il y fonda une dynastie, formée de son fils, Sas, et de son petit-fils, Balc. Quant à l'autre chef roumain du Maramureș, Bogdan, il apparaît dans les documents (vers 1342) comme un insoumis et un révolté, aux côtés de ses adeptes. Cette résistance, transformée en révolte, se prolongea durant à peu près deux décennies (avec des périodes d'accalmie et, peut-être, même de soumission temporaire au roi). En 1363-1364, Bogdan, que le roi avait appelé « notre infidèle notoire », franchit définitivement les montagnes vers l'Est, chassa les successeurs de Dragoș de ces territoires et y fonda, sur les anciennes réalités politiques roumaines, le deuxième État médiéval roumain, la Moldavie. Dans de nombreuses sources étrangères et nationales (destinées aux étrangers), la Moldavie sera d'ailleurs appelée « la Valachie », « la petite Valachie », « la Russo-Valachie » etc.

### L'augmentation du nombre de Ruthènes au Maramureș et leur cohabitation avec les Roumains

Se déroulant sur le fond de ces troubles politiques et militaires, que les sources reflétaient en priorité, la vie des communautés paysannes des villages (knézats) est extrêmement peu connue. Il est à supposer que les hommes ordinaires qui peuplaient les plus de 100 agglomérations attestées avant 1400 auraient vécu relativement isolés des nouvelles institutions royales, de l'Église catholique et des « hôtes » établis dans les cinq bourgs. Le souci des autorités de bénéficier de nouveaux travailleurs se voit partout,

dans les documents, depuis le privilège octroyé aux « hôtes », en 1329, dans lequel tous les hommes de condition libre sont invités à venir « s'installer » dans ces lieux<sup>35</sup>, à l'attribution, en 1350, du knézat des villages roumains Lipceni et HERNICENI aux fils de Crăciun, soit « à nos Roumains fidèles », dans l'espoir qu'ils seront « dotés d'une multitude de nouveaux habitants », outre « tous les hommes et les Roumains » établis déjà dans lesdits villages, qui sont conseillés de se soumettre aux nouveaux maîtres tel qu'ils l'ont fait à leurs anciens knèzes.<sup>36</sup> La Couronne encourageait donc l'arrivée de nouvelles forces qui, aux côtés de celles déjà existantes, oeuvrent pour la prospérité du Pays du Maramureș. Parmi les nouveau-venus, provenant le plus souvent des régions voisines, il y avait parfois des Roumains et, probablement, bien des Ruthènes. Si le Maramureș proprement dit comptait à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle quelques villages ruthènes – comme nous l'avons montré à l'aide de la toponymie –, la présence des Ruthènes est certainement plus ancienne dans la vallée de la Bârjava et, probablement, dans d'autres lieux du comitat voisin, Bereg. Les villages ruthénisés, asservis aux knézats de vallée roumains, ceux ruthénisés du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècles, ont toujours appartenu, fût-il temporairement, à la trésorerie royale ou à un grand féodal, ce qui explique l'installation de serfs ruthènes.<sup>37</sup> Selon les documents étudiés, le nombre des Ruthènes (Ukrainiens) établis dans le Maramureș historique n'a dépassé celui des Roumains qu'à peine au XVII<sup>e</sup> siècle ; en 1839, le Maramureș (qui comprenait à ce moment aussi les villages de la vallée de Bârjava, au Bereg) comptait 84 000 Ruthènes et presque 50 000 Roumains, pour que peu avant l'an 1900 ce rapport fût de deux contre un (soit 122 500 Ukrainiens par rapport à 65 000 Roumains).<sup>38</sup> Cette avance des Ruthènes vers le Sud est un phénomène parfaitement normal et comparable à d'autres déplacements de populations de la même période médiévale, tel le déplacement de certains Roumains de Moldavie sous-alpine et, peut-être, même du Maramureș, qui ont petit à petit « essaimé » vers le sud de la Pologne (où, après la disparition du caractère ethnique roumain de ces régions, on peut rencontrer des villages organisés selon le droit des Roumains, soit *ius Valachicum*) et au-delà du Prout, jusque très loin vers l'Est, changeant la composition ethnique de ces régions d'interférence sous-peuplées, où la présence slave est attestée très tôt. Autrement dit, si certains Roumains des régions du nord-est et de l'est de la Roumanie actuelle ont, à

<sup>35</sup> I. Mihályi de Apșa, *op. cit.*, no. 4, p. 10-11.

<sup>36</sup> *Ibidem*, no. 15, p. 35.

<sup>37</sup> R. Popa, p. 53, note 64.

<sup>38</sup> *Ibidem*, p. 51, note 58. Voir aussi Vilmos Bélay, *Máramoros megye társadalma és nemzetiségei. A megye betelepülésétől a XVIII század elejéig*, (Budapesta, 1943), p. 111-112.



la fin du I<sup>er</sup> millénaire et au début du millénaire suivant, progressivement avancé, avec ou sans leurs troupeaux, vers le sud de la Pologne et le territoire situé entre le Prout et le Dniestr, et même plus loin, vers des régions assez dépeuplées, habitées aussi par des tribus slaves, certains Ruthènes, probablement attirés par les offres des autorités hongroises, ont avancé vers l'Ouest et le Sud-Ouest, arrivant d'abord au Bereg, dans le voisinage du Maramureș, et, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, même au Maramureș, parmi les Roumains. À la différence des déplacements organisés, contrôlés et consignés dans les privilèges octroyés aux « hôtes » germaniques et hongrois arrivés au Maramureș au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, le déplacement des Ruthènes paraît « caché », sans être directement dirigé par les autorités. Il s'agit de deux phénomènes distincts, l'un officiel et destiné à des hommes libres et des communautés privilégiées (le cas des « hôtes »), et l'autre, non-officiel, destiné à des sujets (serfs) dépourvus de privilèges (le cas des Ruthènes). Par conséquent, la féodalité du Maramureș – presque totalement roumaine au XIV<sup>e</sup> siècle, comme nous l'avons déjà précisé –, à laquelle s'ajoutaient les « hôtes » établis dans les cinq agglomérations et l'Église catholique avec ses quelques possessions, ne comptait à ce moment aucun maître ruthène.<sup>39</sup> Quels ont été les mécanismes de cette cohabitation, nous l'ignorons, puisque les diplômes conservés offrent des détails sur la vie des maîtres, le régime de la propriété, des processus, accaparements, nantissements, confiscations etc., sans faire référence à la vie des sujets. On doit toutefois supposer que les sujets roumains et ruthènes, orthodoxes tous les deux et utilisant le slavon comme langue du culte, auraient eu suffisamment de raisons pour se rapprocher et cohabiter : le fait qu'ils ne bénéficiaient pas de privilèges globaux, que leur foi et leur Église n'étaient pas officiellement reconnues, qu'ils étaient soumis à des campagnes de conversion au catholicisme et devaient supporter le mépris de la notion de « schismatique ». Étant donné la langue liturgique commune, le slavon, la possibilité que les Roumains et les Ruthènes aient fréquenté les mêmes locaux de culte devient évidente. Si la noblesse roumaine de Maramureș allait, au fil du temps, se rapprocher de plus en plus de la mentalité nobiliaire hongroise, spécifique de tout le royaume, le petit peuple, à la fois roumain et ruthène, restera attaché à l'orthodoxie et à l'atmosphère spirituelle byzantino-slave. Il est fort probable qu'il développe, dans certaines périodes du Moyen Âge, une sorte de solidarité entre sujets et

---

<sup>39</sup> C'est en 1439 qu'apparaissent pour la première fois deux maîtres ruthènes dans les villages Bocicoi (*possessio Volachica*) et Lunca, au nord de la Tisza, qui avaient antérieurement, du temps jadis, été en possession de la famille des knèzes roumains de Crăciunești (*Volachi de Karachonfalva*). Voir R. Popa, *op. cit.*, p. 68-69.

discriminés, qui disparaîtra plus tard, suite à l'exaltation du sentiment national, aux mouvements nationaux et à la fondation des États nationaux. Un autre élément commun, de rapprochement, entre les sujets roumains et ruthènes du Maramureș au Moyen Âge, qui n'était pas sans rapport avec leur discrimination commune dans un État étranger et catholique, aurait pu être la présence dans le voisinage (ou le souvenir d'une telle présence glorieuse) des États roumains et respectivement slaves orthodoxes libres, fondés avec la contribution des ancêtres de ces Roumains et Ruthènes du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles. Autrement dit, si la noblesse, les « hôtes », le clergé catholique avaient suffisamment de raisons pour regarder vers l'Ouest, qui leur offrait soutien, privilèges et un modèle de vie, le petit peuple, roumain et ruthène, à son tour, avait autant de motifs pour s'orienter, plein d'espoir, vers l'Est et le Nord-Est, où habitaient des masses libres de population pratiquant la même foi et parlant la même langue.

### En guise de conclusion

Le Maramureș du XIV<sup>e</sup> siècle peut être conçu comme le produit corrélé de deux mondes différents qui ont interféré : un monde de tradition romano-byzantine et d'influence byzantino-slave, représenté principalement par les orthodoxes roumains, et un monde de type occidental (avec des éléments de tradition gentilice), représenté par les autorités catholiques hongroises, l'Église catholique, les « hôtes ». À mesure que l'élite dominante des Roumains s'est rapprochée de la royauté et des autorités hongroises, afin de préserver son statut (une autre préférant se retirer en Moldavie), aux sujets roumains déjà existants s'ajoutèrent d'autres Roumains, du voisinage, et notamment des Ruthènes, descendus du sein de leur peuple, du Nord. Pour plusieurs raisons, mais notamment en considération de la confession commune et du statut social similaire, les sujets ruthènes se sont surtout rapprochés des sujets roumains, partageant avec eux le même sort. Des propriétaires terriens ont commencé, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, à s'élever du sein des Ruthènes, se rapprochant, tout comme les knèzes roumains, du statut de la noblesse hongroise. Les deux communautés orthodoxes – roumaine et ruthène – ont subi la pression de l'Église catholique, suite à laquelle une partie de leur élite embrassa la confession occidentale. Grâce à ces aspects, le Maramureș historique, « pays » d'environ 10 500 km<sup>2</sup>, situé à l'intérieur d'une large bande d'interférence entre Occident et Orient, qui commençait à la mer Baltique et se terminait à l'Adriatique, demeure un fascinant creuset de cultures et civilisations, véritable symbole de l'Europe multiculturelle et pluriconfessionnelle.